

Performance Festival d'Avignon : Olivier de Sagazan, un peu de glaise avant la fournaise

«Transfiguration» fait du corps de l'artiste une sculpture vivante et vibrante au geste désespéré.



Cette performance, créée en 1998 et jouée plus de 400 fois depuis, a atterri à Avignon pour quelques dates devant une salle comble et comblée. (Didier Carluccio)

C'est Antonin Artaud, par la bouche d'[Olivier de Sagazan](#), qui ouvre le spectacle Transfiguration : «Le visage humain n'a pas encore trouvé sa face et [...] c'est au peintre à la lui donner.» En moins d'une heure de performance, il s'emploie à y répondre avec ses matériaux, argile, paille, peinture. L'artiste devient l'œuvre et se transfigure, donc, mais exactement à l'inverse de son sens biblique, quand le Christ se pare de vêtements resplendissants pour prouver à ses disciples sa nature divine. Olivier de Sagazan, lui, descend dans les profondeurs de la terre, explore sa condition périssable et rappelle à tous, au passage, que nous ne serons pas là éternellement. Peu de mots pour l'exprimer, d'ailleurs, voire aucun.

Loup, renard, oiseau, cochon

Cette performance, créée en 1998 et jouée plus de 400 fois depuis, a atterri à Avignon pour quelques dates devant une salle comble et comblée. Dans le documentaire l'Homme de

boue (2024) qui lui est consacré, l'artiste, né à Brazzaville, raconte qu'un visiteur congolais, venu le voir dans son atelier de Saint-Nazaire, lui aurait dit que par son être et son art, il serait «une sorte de lien entre l'Occident et l'Afrique». Cette interprétation s'éclaire lorsqu'on le voit sur scène, assis en costume cravate devant un feu de paille. Il fredonne une comptine avant de plonger ses mains dans l'argile et enduire son visage de terre. Francis Bacon et Egon Schiele ne sont pas loin. Sans voir ce qu'il fait, par la simple science de ses mains formées à la biologie, à la dissection, et à des décennies de sculpture, il modèle des visages au nez crochus, des animaux, des monstres. Tout un bestiaire naît sous nos yeux, loup, renard, oiseau, cochon ; un petit enfant rit de bon cœur dans la salle, brisant d'un coup la solennité qu'exige ce type de représentation. Olivier de Sagazan se tourne vers lui, reconnaissant. Poursuivant son geste, il déchire son costume, se met à nu, devient femme, puis parturiente ; un bébé d'argile naît sans un cri, il le berce avant de le malaxer. L'art peut-il donner la vie ? Tout en farfouillant dans ses entrailles, Olivier de Sagazan se met à peindre sur de grands panneaux métalliques placés derrière lui – «La peinture ça se passe par-derrière» dit-il en ne laissant aucune ambiguïté sur le double sens du mot «matière».

Quand il se met à frapper les panneaux, un grand bruit de gong réveille une salle médusée par ce qu'elle voit, à la fois fascinée, mal à l'aise, intriguée. Alors l'œuvre naît, peinte presque à l'aveugle, venue du corps et du geste pur. Crachant des petits bouts de terre qui lui barbouillent la bouche, Olivier de Sagazan prononce alors, avec l'autorité de l'artiste qui a déjà bien roulé sa bosse, cette phrase de Beckett dans l'Innommable et qui résonne comme un ordre venu de très loin, de très haut : «Il faut continuer, je ne peux pas continuer, je vais continuer.»

Marie-Eve Lacasse

https://www.liberation.fr/culture/scenes/festival-davignon-olivier-de-sagazan-un-peu-de-glaise-avant-la-fournaise-20250723_6224DPQXUBC7BNMOMQBU6MAAQI/